



CULTURE **Gazette**



PHILIPPE CAUBÈRE
dans *Casino de Namur II*, de la trilogie *Adieu Ferdinand ! Suite et fin*.

Sebastien Marchal

THÉÂTRE

LA RÉVÉRENCE

Ferdinand perd, passe et va nous manquer

Rien ne va plus. Les jeux sont faits. C'est terminé. » L'homme qui parle se tient assis au volant d'une voiture imaginaire, dans une brume épaisse. Il est éreinté. Lui, c'est Ferdinand Faure, qui voit s'achever une nuit de folie, passée à gagner, gagner encore, puis perdre, au casino de Namur. Lui, c'est aussi Philippe Caubère, créateur et alter ego de Ferdinand. Auteur et comédien, soliste qui clôt ici sa fabuleuse épopée théâtrale le Roman d'un acteur, commencée en 1981, et dont il signe le quatorzième et dernier épisode. Dernier, vraiment ? Cette fois serait la bonne, le moment de raccrocher les gants ? On ose à peine y croire. Et pourtant... Le voilà qui, pour mettre un point final à cette autobiographie scénique, s'installe deux mois au théâtre du Rond-Point. Son dernier tour de piste, Adieu Ferdinand ! Suite et fin, compte trois spectacles. Les deux premiers ont été créés à l'Athénée voilà deux ans. La Baleine et le Camp naturiste mêle le récit d'une nuit torride avec une comparse de la Cartoucherie et des vacances épiques dans un camp naturiste. Hilarant. Le Casino de Namur I, lui, offre une plongée bouleversante dans la Belgique profonde. La dernière création, le Casino de Namur II, narre la virée de Ferdinand et ses deux potes, héros de prédilection de Caubère - Bruno, robuste provençal et complice de jeunesse, aujourd'hui vénérable sociétaire de la Comédie-Française, et Jean-Marie, impayable compagnon belge de l'atelier théâtral de Louvain-la-Neuve. Que voit-on ? Des gaillards qui hurlent, échauffés par l'appât du gain, une vieillarde au lifting qui part en vrille en même temps que son vagin s'ouvre, des croupiers devenus fous, une partie de roulette endiablée, un festin éhonté. Caubère va, court, vole, entonne mille accents et autant d'intonations, joue l'explosion de joie ou le désespoir, le désarroi et la frénésie avec la même virtuosité. Les joueurs qu'il nous montre, et qui n'arrivent pas à décrocher, drogués aux shoots d'adrénaline, c'est lui aussi, qui joue sa vie, encore et encore. Certains l'ont dit usé. Mais de quelle usure parle-t-on ? Celle de spectateurs professionnels blasés ? L'homme, à près de 70 ans, rajeunit miraculeusement dès qu'il met un pied sur scène. Il nous serre le cœur et nous fait pleurer de rire. Tandis que défilent dans nos esprits tous les fantômes chéris, vivants ou morts qui l'accompagnent, de Claudine à Ariane, de Clémence à Pascal, et qui composent sa folle farandole scénique. Adieu, Ferdinand ? Non, à bientôt... ■ NEDJMA VAN EGMOND

Adieu, Ferdinand ! Suite et fin, au théâtre du Rond-Point, Paris VIII^e. Jusqu'au 6 janvier.